

TEMPERATURE

De 20 janvier 1905.

7 h. du matin	52	11
Midi	60	16
3 P. M.	58	14
6 P. M.	58	14

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

Caverie.
Les Mains, pébols.
Une fête des Rois tragico-comique.
Oreille fendue.
La Comédienne.
Une Phrase.
Les Vendeurs de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.)
Mondanités, chiffon.
L'actualité, etc., etc.

L'intégrité de la Chine.

Les réponses à la note récente du secrétaire d'Etat Hay aux puissances ayant d'importantes intérêts en Extrême-Orient, ne laissent aucun doute sur le désir qu'ont actuellement ces puissances de respecter l'intégrité territoriale de ce qui reste du céleste empire.

Pourquoi, d'ailleurs, s'occuperaient-elles qu'on ait l'intention d'étendre leurs possessions respectives ? Elles n'ont certainement pas une pareille intention en ce moment où le moindre mouvement dans le sens d'une extension pourrait entraîner d'incalculables complications, où l'exemple de l'une d'elles qui tenterait de reculer ses frontières serait immédiatement suivi par les autres.

Ne possèdent-elles pas déjà tout ce qu'elles peuvent désirer et leur assurer l'avenir ? La France qui possède l'Indo-Chine entière et le Tonkin n'a jamais vu et ne voit actuellement comme limite au nord de cette partie de son empire colonial que la rive du Yang Tsé Kiang, c'est à dire l'adjonction de la province du Yunnan au Tonkin.

Ce projet est connu depuis longtemps et l'existence en a commandé puisque les troupes françaises font depuis quelques années la police de cette province. L'Angleterre est depuis longtemps et solidement établie à Shanghai, et son influence s'étend chaque jour davantage dans le centre de la Chine. L'Allemagne a pris pied à Kiao-Touan, sur la mer Jaune, et elle pousse activement la construction de chemins de fer dans la province de Shan-Fang.

Pourquoi, dans ces conditions, les trois puissances, qui ont les principales latitudes, songeraient-elles à prêter de la guerre russo-japonaise pour procéder au démembrement de la Chine ? Leurs projets se réaliseraient par la force naturelle des choses, et elles seraient bien imprudentes de vouloir les braver.

Elles ne pouvaient donc répondre autrement à la note du secrétaire Hay, et il est hors de doute qu'elles ont dit ce qu'elles ont dit.

D'un autre côté cette note établit que le gouvernement des Etats-Unis suit avec une profonde attention les événements qui se déroulent en Extrême-Orient, et qu'il y surveille ses intérêts devenus si considérables par l'annexion des Philippines.

Mais l'intégrité territoriale de la Chine, telle qu'elle est conçue

aujourd'hui ne paraît pas sérieusement menacée malgré la guerre de Mandchourie. On laissera les Russes et les Japonais lutter jusqu'au bout, et ce n'est qu'à l'occasion des hostilités que pourront être soulevées les questions sérieuses.

Alsace-Lorraine.

On écrit de Sarreguemines : Il y a quelques semaines, un article d'un journal local révélait que la schizophrénie était encore appliquée systématiquement dans la 8^e compagnie du 23^e régiment d'infanterie b. v. six dont le 2^e bataillon tient garnison à Sarreguemines.

L'autorité militaire fit aussitôt arrêter le sergent-major Ruby et le fit condamner à quatre mois de prison et à la dégradation.

Tandis qu'il purgeait sa peine il dénonça comme complices tous les sous-officiers de la compagnie. Ceux-ci, au nombre de huit, furent mis sous les verrous et dirigés au conseil de guerre de Landau. Le sergent Happe, accusé de 107 cas de mauvais traitements, fut condamné à 4 mois de prison ; le sergent Berneth se étant rendu coupable de 46 cas fut condamné à 20 jours seulement. L'enquête au sujet des six autres sous-officiers continue.

Le ministère public ayant jugé ces condamnations insuffisantes fit appel devant le conseil de guerre supérieur et demanda la dégradation des deux coupables. En conséquence Happe fut condamné à la dégradation, mais Berneth plus heureux conserva ses galons.

Le ministère public, très catégorique dans son réquisitoire, n'hésita pas, au nom du gouvernement, à flétrir ces sous-officiers tortionnaires et les qualifia de "soldats lâches et déloyaux".

Une particularité signalative : Avez soldat de la compagnie n'avait eu porter plainte contre son mauvais traitement.

PREMIER DE L'AN.

Il n'y a pas plus de 743 ans que Charles IX fixa, par édit, le commencement de l'année au premier janvier. Jusque là, rien de plus variable que l'époque du premier de l'an, sous les Mérovingiens, tombait le premier jour de la grande revue des troupes, à moins d'après Frédégaire et Grégoire de Tours, que ce ne fut le 11 novembre, fête de saint Martin. Sous les Carolingiens, elle coïncidait avec la solstice d'hiver, c'est à dire avec Noël, pour honorer la nativité du Christ, et, sous les Capétiens, avec la solennité de Pâques, à Paris du moins, car en Aquitaine c'était avec la fête de l'Annunciation de Notre-Dame, 25 mars.

Il faut croire que ces incohérences ne gênaient pas beaucoup nos pères, car l'édit royal rencontra une telle résistance qu'il ne put être mis en vigueur que quatre ans après sa promulgation. C'est sans doute pour ne pas trop bouleverser du même coup toutes les habitudes que l'on ne changea pas les appellations des quatre derniers mois, lesquelles avaient leur raison d'être lorsque le premier de l'an tombait à Pâques, mais qui cessèrent d'être justifiées lorsque septembre (septième), octobre (huitième), novembre (neuvième) et décembre (dixième) devinrent les neuvième, dixième, onzième et douzième mois de l'année.

Pendant tout le moyen âge et jusqu'à la découverte de l'imprimerie, le peuple, qui ne pouvait se payer le luxe d'un calendrier manuscrit, régla sa vie, ses occupations, ses travaux, notamment ceux des champs, sur les fêtes de l'Eglise et se fit, à son usage, une sorte de calendrier populaire. C'était un composé de sentences, de proverbes et de dictons, ainsi que de qualifications expressives et de dénominations pittoresques qui se gravaient aisément dans la mémoire.

A la Saint-Georges (23 avril), sème ton orge ; à la Madeleine (22 juillet), la noix est pleine. L'hiver, lorsque la nuit tombe de bonne heure, on se rappelle qu'à la Saint-Thomas (21 décembre), les jours sont au plus bas, et qu'ils augmentent de la longueur du saut d'une puce à la Sainte-Luce, à Noël, du saut d'un baudet (âne), à la Saint-Antoine, du repas d'un moine, et enfin, d'une heure à la Chandeleur.

On n'avait garde d'oublier les dates critiques des saints de glace (saints Mameri, Pancrace et Gervais). Les 11, 12, 13 mai, qui parlent amènent des gelées si fatales à l'agriculture. Le dimanche des Rameaux avait nom aussi Pâques fleuries, celui de la Pentecôte Pâques des roses, parce que les roses commencent alors à fleurir ; la semaine sainte s'appelait encore la grande semaine ou la semaine penseuse, et la Saint-Jean décaïsse se disait pour la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste.

Certains jours jouissaient d'une fâcheuse réputation. Ainsi, une bonne ménagère n'eût osé mettre des œufs à couver le vendredi, car elle tenait "pour vray" que les pouchins qui en viennent sont volatiers devorent des oyeaux et bestes sauvages". Tout bon chrétien devait revêtir des habits de couleur sombre, passer à son doigt "l'anneau des vendredis", et surtout ne rien entreprendre en ce jour de deuil et de tristesse. En 1339, les soldats de Philippe VI, qui se trouvaient dans les conditions les plus avantageuses par rapport à l'armée anglaise, refusèrent de livrer bataille un vendredi et laisseraient l'ennemi opérer pendant la nuit. Cette opinion prévalut jusqu'à la fin du quizième siècle.

La Révolution, dans son désir d'abolir jusqu'au moindre vestige des coutumes monarchiques, crut devoir substituer un nouveau calendrier à l'ancien et décida que le premier de l'an tomberait désormais le 22 septembre, jour où le soleil atteignait l'équinoxe d'automne. Les mois furent alors les poétiques appellations imaginées par Fabre d'Eglantine, les décades remplacèrent les semaines, mais on versa dans le ridicule en choisissant des noms de plantes, d'animaux, d'ustensiles de tous genres et de vertus civiques destinés à remplacer les vocables des saints.

Ainsi la fête de saint Josué, le 26 septembre (5 vendémiaire), avait cédé le pas à celle du "cheval" ; "cuve" figurait au calendrier au lieu de saint Rémi le 1er octobre (10 vendémiaire) ; "petiron" remplaçait saint François d'Assise ; "citrouille" sainte Brigitte, tandis que "les pommes de terre" détraquaient les Saints Anges, etc., etc.

Toutes ces inepties prirent fin sous le règne de Napoléon 1er. A la suite d'un rapport lu par Laplace au Sénat, un sénatus-consulte décida que le lendemain du mardi 1er nivôse an XIV serait le mercredi 1er janvier 1806. L'ère républicaine avait duré près de quatorze ans.

Ce retour au premier de l'an de jadis fut salué avec enthousiasme dans toutes les classes de la société et pas les industries les plus diverses.

On n'avait garde d'oublier les dates critiques des saints de glace (saints Mameri, Pancrace et Gervais). Les 11, 12, 13 mai, qui parlent amènent des gelées si fatales à l'agriculture. Le dimanche des Rameaux avait nom aussi Pâques fleuries, celui de la Pentecôte Pâques des roses, parce que les roses commencent alors à fleurir ; la semaine sainte s'appelait encore la grande semaine ou la semaine penseuse, et la Saint-Jean décaïsse se disait pour la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste.

Certains jours jouissaient d'une fâcheuse réputation. Ainsi, une bonne ménagère n'eût osé mettre des œufs à couver le vendredi, car elle tenait "pour vray" que les pouchins qui en viennent sont volatiers devorent des oyeaux et bestes sauvages". Tout bon chrétien devait revêtir des habits de couleur sombre, passer à son doigt "l'anneau des vendredis", et surtout ne rien entreprendre en ce jour de deuil et de tristesse. En 1339, les soldats de Philippe VI, qui se trouvaient dans les conditions les plus avantageuses par rapport à l'armée anglaise, refusèrent de livrer bataille un vendredi et laisseraient l'ennemi opérer pendant la nuit. Cette opinion prévalut jusqu'à la fin du quizième siècle.

LES GROISEURS FRANÇAIS.

Il y a eu comme d'ordinaire, de nombreux visiteurs à bord des deux croiseurs français. Sur le "Duplex" se poursuivaient les préparatifs de la réception que le contre-amiral de Lapeyrière donne aujourd'hui en l'honneur des fonctionnaires fédéraux, d'Etat et municipaux et d'invités.

C'est de deux à cinq heures de l'après-midi que l'amiral fera les honneurs du navire qui porte son pavillon.

Dimanche, de une à quatre heures de l'après-midi, le contre-amiral de Lapeyrière, son état-major et les officiers des deux croiseurs recevront les membres de la colonie française.

Lundi les élèves de la Société Française du 14 Juillet seront conduits à bord du Duplex.

A BORD DU DUPLIX.

Nous avons, en maintes circonstances et avec force détails, parlé de la fête et de la réception qui auront lieu, l'une, aujourd'hui, l'autre, demain, à bord du croiseur cuirassé Duplex.

On nous communique à ce sujet, avec prière de les publier, les lignes qui ont été ci-dessous :

Le contre-amiral commandant en chef la Division navale de l'Atlantique et les Etats-majors de cette Division, donneront samedi prochain, de 2 heures à 5 heures du soir, à bord du "Duplex", une fête qui aura un caractère absolument privé ; on y dansera.

Des embarcations seront mises à la disposition des invités, qui y seront admis, sur la présentation de leurs cartes d'invitation aux officiers de service.

Ces embarcations se trouveront à partir de une heure et demie à l'embarcadere de Canal street.

L'accès du "Duplex" sera rigoureusement interdit ce jour-là à toute personne non invitée.

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS.

Conformément au désir exprimé par de nombreux habitués du théâtre de la rue Bourbon la troupe française donne ce soir le "Moade où l'on s'ennuie".

Demain en matinée, autre régal artistique : "Francillon", l'adorable comédie d'Alexandre Dumas Fils.

Le soir, grande représentation de gala en l'honneur des marins français.

Le programme de cette soirée qui clôt la saison, comprend le "Filibustier", comédie-drame en trois actes par Jean Rich-p.n, et "Prête-moi ta Femme", comédie-bouffe en deux actes par Maurice Desvallières.

La musique du Duplex se fera entendre dans les entr'actes.

L'amiral de Lapeyrière, son état-major, les officiers du Duplex et du Jurien de la Gravière assisteront à cette représentation.

La semaine prochaine les artistes français donneront à leur bénéfice deux ou trois représentations avec le concours d'artistes de théâtres américains et d'amateurs de talent.

LYRIQUE.

En attendant qu'elle triomphe la semaine prochaine dans "Baccare", le gai et burlesque opéra de Van Suppé, la troupe Olympie est applaudie à chaque représentation de "El Capitán", l'opéra de Souza qu'elle interprète à ravir.

Distribution gratuite de photographies-souvenirs d'Ed. Eggleton à la matinee d'aujourd'hui.

TULANE.

Avec une régularité d'horloge "Mother Goose" remplit la salle du Tulane chaque représentation et il y aura autant de monde à la dernière représentation, ce soir, qu'à la première.

Dimanche soir débute, dans Obello, la troupe d'opéra de Danvage.

ORPHEUM.

Le si intéressant programme de l'Orpheum est accueilli chaque fois avec enthousiasme par les spectateurs qui remplissent la salle.

Rien d'étonnant avec des artistes comme Jessie Bartlett Davis, Antrim et Peters, Russell et Locke, Vernon et d'autres.

GREENWALL.

"The Holy City" a été jouée deux fois hier sur Greenwall par la troupe Baldwin-Melville avec le même succès que précédemment. Demain en matinée première, à la Nouvelle-Orléans, de "The White Tigris of Japon".

CRESCENT.

"The Tenderfoot" est toujours très goûté au Crescent, où il fait de bonnes salles.

A partir de demain soir les habitués de ce théâtre applaudiront Lew Dockstader et ses inimitables minstrels.

FARANTA.

C'est en foule qu'on va écouter "The Lighthouse Robbery" que joue la troupe des Sobers Payton chez Faranta.

Pour ses adieux cette troupe joue dimanche "The Miner's Oath".

DEPECHE

Télégraphiques

Une exécution à Chicago.
Chicago, 20 janvier. — John Johnson, un nègre, a été pendu aujourd'hui dans la prison de Chicago, en expiation du meurtre d'un agent de police.

Lorsqu'on demanda à Johnson sur l'échafaud, si il avait quelque déclaration à faire, le condamné répondit que tout ce qu'il désirait était "qu'on presât l'exécution pour en avoir fini le plus vite possible."

L'attitude de Castro.
Paris, 20 janvier. — On a reçu à Paris des informations dignes de foi, de Caracas, Venezuela, annonçant que le président Castro avait résolu de répondre négativement aux représentations des Etats-Unis.

Castro a quitté Caracas pour une quinzaine de jours et annonçant son intention de préparer une réponse à la note du gouvernement américain.

Cette nouvelle attitude prise par Castro fait naître une certaine appréhension et on craint qu'elle ne crée de nouvelles complications dans la question vénézuélienne.

St-Petersbourg, 20 janvier, 7 heures du soir. — La situation créée par la grève à St-Petersbourg est extrêmement grave.

Les grévistes parquent dans les rues et ferment les ateliers dont les ouvriers ne se sont pas encore mis en grève.

On estime que le nombre des grévistes se monte maintenant à plus de 100,000.

Les rapports parvenus des provinces démontrent que des efforts sont faits pour induire les ouvriers à quitter le travail et à proclamer la grève générale dans tout l'empire russe.

Les directeurs des principales fabriques de St-Petersbourg ont décidé de se refuser à traiter avec des délégués, autres que leurs propres ouvriers.

Une compagnie du régiment de Moscou a été appelée sous les armes cet après-midi, ensuite l'attitude menaçante prise par les

Feuilleton

— DE —

L'abeille de la N. O.

No 111. Commencé le 12 Sept 1904

LA DELAISSEE

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

TROISIEME PARTIE

Le Pavillon de Chasse.

VI

Suite.

Le domestique parti, — pour ne rentrer qu'à un coup de sonnette,

la table étant dressée à l'anglaise, avec les différents plats, de façon à se servir comme on l'entendait à la châteline de la Hétraie laissa sur ses genoux le morceau de bois dont elle broyait un œuf.

— Vous parairez satisfait, mon ami, vous avez fait un bon voyage ?

— Très bon, répondit Leferrier, semblant sous le coup d'un apoplexie qu'il n'avait point manifesté depuis longtemps.

— Ah !... vous avez pu vous rendre acquiescent du yacht en question ?

— Oui, j'ai fait l'affaire, hier, au Havre ; je pourrai, sur l'Italia, risquer des traversées sérieuses.

— Et vous l'avez payé ?

— Deux millions.

— Vous pouvez vous permettre cela... ?

— Parbleu ! il m'en reste trois... Mauvaise compte, aussi j'en ai détaché quelques uns.

— Voilà pourquoi, surtout ce soir, vous me voyez satisfait.

— Mes affaires sont faites, j'ai partagé également en trois, la première part pour cette fondation dont je vous ai parlé.

— Ah ! oui, les enfants sans père... les enfants non reconnus... ?

— Les saints sont arrêtés avec mes hommes d'affaires... Cela n'aura plus qu'à marcher à ma mort.

— A votre mort ?

Il dit, plaisantant à demi :

— Une tempête peut m'enlever... En tout cas, mes affaires sont faites.

— Mes héritiers, vous savez qui ?

Il baissa la voix :

— Ces deux enfants qui sont frère et sœur... Odette... Marcel.

Elle fit, très émue au fond : — Taisez-vous donc avec votre héritage... Odette n'a besoin de rien, et vous pouvez, de votre vivant, assurer l'avenir de Marcel.

— C'est à quoi j'ai aussi pensé pour le cas, où malgré tout, je vivrais.

— Comment, malgré tout, vous êtes à un âge où beaucoup d'hommes pensent seulement à se créer une famille.

Gérard Leferrier éclata d'un rire amer.

— Une famille ! je n'en veux point... Oh ! non, par exemple, à quel bon.

Il reprit d'un poulet à la gelée, qu'il avait déjà attaqué vigoureusement.

Et, en continuant à manger, avec une tranquillité qui effrayait Fernande.

— La vie ne vaut pas la peine d'être vécue... ?

— Je l'ai donnée sans le vouloir... comme on la donne les trois quarts du temps, pour ne pas dire les trois quarts et demi.

— Il a fallu pour conserver Odette, le miracle que l'amour

maternel seul, peut faire... ?

— J'ai été assez lâche, pour renier un enfant qui eût pu être mon orgueil.

— Cet enfant a tiré sur moi, comme on tire sur un chien.

— Je ne méritais pas autre chose.

— Alors qu'anparavant, même pas indifférent à son égard, j'avais oublié qu'il existait sans doute quelque part, — il ne pouvait naturellement rien m'inspirer, j'en eus rendant compte qu'il était le justicier, le vengeur impitoyable, en me disant qu'il m'avait atteint sans remède, que malgré la science, la chirurgie, la médecine, tout ce que vous vendrez, j'étais un homme perdu... ?

— Mais taisez-vous donc ! interrompit de nouveau madame Gaussoin.

Et lui, absolument comme si elle n'eût point ouvert la bouche : — Je suis contre lui une haine folle.

— Cette haine n'est évanouie, le jour où, le directeur de la maison pénitentiaire de Belle Isle, m'a annoncé qu'il s'était noyé.

— J'ai éprouvé une intensité de joie que je n'ai point mesuré moi-même, quand j'ai su qu'il vivait.

— Et dans cet enfant, qui n'a point treize ans, je me suis alors reconnu.

— Qu'étais-je à son âge ? un pauvre misère, pas plus méchant qu'un autre, mais voulant

atteindre un but... que j'ai atteint.

— J'aurais mis la volonté, l'énergie qu'il a mise, si je m'étais trouvé dans son cas, avec le même désir de revoir ma mère, et le même amour de la liberté.

— Marcel Guérel est d'abord mon sang, mais il est moi, par le côté le plus saillant du caractère.

— Je prétends non seulement qu'il n'a point à lutter plus tard avec la nécessité, mais qu'il puisse s'orienter vers le point qu'il aura choisi.

— Alors, je partirai tranquillement... sur mon yacht... pour le grand voyage.

Fernande frissonna.

L'ex-proprétaire des magasins de Saint-Crépin, vidait d'un trait un verre de vieux bourgogne.

Elle mit ses deux coudes sur la table, en face de lui et se pencha :

— Gérard, je vous en prie ! c'est une idée fixe, que aberration, une monomanie !

— Je l'ai cru, comme vous... et j'ai voulu y échapper, en me rendant bien compte de ce qui était, ou de ce qui n'était pas... ?

— Ce n'est pas une idée fixe, ce n'est pas une aberration, ce n'est pas la monomanie.

— Je suis perdu !

— Gérard ! répéta Mme Gaussoin d'une voix plus suppliante.

Il mit ses yeux dans les siens,

où il voyait briller des larmes.

Il y passa une grande tendresse.

Il prit dans les deux siennes ses mains qu'elle tendait vers lui.

— Fernande, ne pleurez point.

— Nous nous sommes aimés sincèrement dans le mensonge, vous de l'époux, moi de l'ami.

— Un gage, — frère et triste gage qui nous a donné plus de sonnet que de bonheur, — est venu créer l'indissolubilité du lien que nul ne connaît.

— J'ai été un amant bouillant — pareil en cela aux autres hommes... ?

— Je suis resté un ami fidèle, un ami dévoué... et je connais votre sentiment à vous... ?

— C'est pourquoi à vous seule je dis ce qui est, et ce qui advient.

— Vous en avez plus d'estime pour la mémoire d'un homme que beaucoup, sans raison, par fois, l'estiment point.

— Je n'ai mis absolument en règle mes affaires qu'à l'issue d'une consultation médicale prononcée par moi.

— Vous savez que les professeurs Ledrin et Michard sont des amis.

— Je leur ai appris ce que je savais faire, ce que je voulais faire... J'ai exigé d'eux le serment qu'ils me diraient, sur mon état, la vérité entière.

— Depuis une huitaine de jours — je ne vous l'ai pas dit — la fé-

vre me dévore, les sueurs nocturnes augmentent... J'ai en, a vant-hier, une hémoptysie violente.

— Je voulais tout savoir.

— On m'a tout dit.

— Je commence une phthisie galopante :

— Minimum, quelques semaines... ?

— Maximum, trois mois.

— Mais je ne mourrai point de ce qui serait convenu d'appeler ma belle mort.

Madame Gaussoin enleva brusquement ses mains à son étroit.

— Vous êtes fou, Gérard, mais vous êtes fou, voyons !

— J'ai toute ma raison.

— Je ne veux point que plus tard mon fils ait le remords de m'avoir tué.

— Vous m'épouvantez !

— Pourquoi ?

— Mourir en crachant ses poumons, ou mourir en absorbant par erreur, croyant prendre un médicament, un poison qui vous enlève sans douleur.

— Ah ! quel désarra !

Elle eut une révolte.

— Vous ne ferez pas cela, je vous en prie, de la faire.

— Comment ?

— Je vous suivrai, nous vous suivrons... partout où vous irez.

— Il ne faut qu'une seconde... pour mourir, cette nuit dans ma chambre... ?

Elle crampa ses mains l'une

Gigot de Mouton Bouilli. MATIERE : Un gigot de mouton ; assez d'eau bouillante pour le couvrir ; une grande cuiller à soupe de sel.

Lea & Perrins' Sauce

THE ORIGINAL WORCESTERSHIRE

Annoucement : — Bien des personnes sont apes à considérer le mouton bouilli fade. Leurs objections seront rapidement écartées si deux ou trois cuillères de SAUCE LEA & PERRINS sont ajoutées au jus qui est servi avec la viande.

JOHN DUNCAN & SONS, AGENTS, NEW YORK.

